

Montesquieu

Charles de Secondat, baron de la Brède et de Montesquieu (...-....) a été un magistrat peu zélé (comme Montaigne). Il a été conseiller au Parlement de Bordeaux, puis est devenu président à mortier. Le succès littéraire venu, avec les Lettres Persanes, il a abandonné bientôt sa carrière juridique tout en approfondissant ses connaissances juridiques par des recherches exhaustives sur les systèmes politiques contemporains et ceux des anciens temps.

Le style dans les Lettres Persanes est léger, scintillant, Les Considérations sur les Causes de la grandeur des Romains et de leur décadence sont écrites avec une vigueur presque latine (ton grave et sentencieux, mais avec de magnifiques images). L'Esprit des Lois tient le milieu de ces deux. Montesquieu s'est vu attirer le reprocher d'écrire comme un "asthmatique" en voulant être trop spirituel, trop rapide: il écourte les développements, omet les transitions, fait des ellipses et des sous-entendus (mais il fallait écrire pour un public qui était assez léger et qui était rompu à l'art de conversation).

Il est vrai qu'on peut ne pas aimer, dans les Lettres Persanes, le ton badin et les paradoxes des propos sur des sujets pleins de gravité. La nouveauté est que l'auteur trouve les causes de la corruption publiques autant dans les institutions que dans les mœurs. Ses idées n'y sont pas encore bien fixées. Rien de précis se dégage du long épisode des Troglodytes, peuple devenu sage par le malheur. On y voit déjà son horreur du despotisme et son scepticisme à l'égard de l'Eglise et il ose s'en prendre indirectement il est vrai au roi et au pape.

L'œuvre trouve son unité fondamentale dans ce qu'il ce frappe sur les mêmes enclumes dans les divers ouvrages: il suggère l'utilité des parlements, il dit la supériorité des gouvernements doux et des pénalités modérées, il fait appel à la tolérance (cf. Révocation de l'Edit de Nantes), il fait l'éloge des régimes républicains de l'Antiquité et il condamne le pouvoir arbitraire du despote. Certaines littérateurs disent que les Lettres Persanes sont comme la préface de L'Esprit des Lois, dont les Les Considérations sur les Causes de la grandeur des Romains et de leur décadence seraient le premier chapitre.

Dans Les Considérations, M n'admet pas, comme Bossuet que la Providence a une grande part dans les événements romains; ceux-ci sont créés par des causes particulières qui dépendent, comme le croit M fermement, de causes générales, physiques ou morales. M voit la grandeur des Romains dans l'amour de la liberté, du travail et de la patrie, dans la sévérité de la discipline militaire, la sage politique extérieure du Sénat, qui ne désespérait (?) jamais de la République, qui accordait sa protection aux peuples révoltés contre leurs rois, qui respectait les dieux des vaincus, qui savait diviser pour vaincre et régner> Leur décadence serait amenée par l'étendue de l'Empire, l'éloignement des troupes qui ruina chez les soldats l'esprit républicain, le droit de cité accordé à trop de nations, l'énorme inégalité des fortunes; les prérogatives enlevées au patriciens et l'avènement de la démocratie, la série des empereurs monstrueux, le partage de l'Empire (que les barbares ont détruit en Occident et qui, en Orient, s'est anéanti insensiblement.

M a sous-estimé le rôle de la religion chez les Romains et a trop attaché foi aux récits de témoins anciens. Son œuvre reste valable parce les splendides tableaux qu'il a dressés de ce peuple si longtemps plein de vertu et la description des lois de la société humaine.

L'esprit des lois (ouvrage de jurisprudence et de politique) est un livre nouveau par sa méthode, qui applique la méthode expérimentale aux faits sociaux. La phrase la plus célèbre en est que les lois sont les "rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses" et qu'elles doivent être relatives au gouvernement, au climat, au commerce et aux mœurs. Le principe du gouvernement républicain est la vertu (= l'amour de la patrie et le dévouement à la chose publique), celui de la monarchie est l'honneur (= le sentiment propre, le privilège moral de chaque personne, de chaque condition et surtout, de chaque corps de la société, celui du despotisme est la crainte (qui bat tous les courages et éteint jusqu'au moindre sentiment d'ambition. Dans un des 31 livres, M dit sa préférence pour la situation en Angleterre (Livre IX). Mais l'oligarchie est-elle uniquement républicaine et la crainte le propre du despotisme et d beaucoup de pays n'ont pas connu leur développement historique et leurs révolutions successives ? Mais M travaille au progrès des lumières en blâmant l'inquisition et les persécutions contre les Juifs, se fait l'apôtre de la tolérance et condamne les guerres de conquête et l'esclavage. Lui-même n'a pas eu le moindre esprit révolutionnaire et est resté le défenseur de certains abus tels que la vénalité des charges et partisans de pouvoirs de la noblesse. C'est en cela qu'il n'a pas été, comme on l'a prétendu trop souvent, "l'homme de l'Assemblée

Nationale Constituante". Il n'aurait pas accepté le Serment du Jeu de Paume, ni l'abolition des privilèges, ni la déclaration des Droits de l'homme mais n'aurait pas désavoué le régime parlementaire qui s'est installé progressivement au XIXe siècle.